



Évelyne Cohen, Pascale Goetschel, Laurent Martin et Pascal Ory (dir.)

Dix ans d'histoire culturelle

Presses de l'enssib

Une maison romantique : le Nohant de George Sand

Michelle Perrot

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.1017

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Presses de l'enssib

Année d'édition : 2011

Date de mise en ligne : 20 juillet 2017

Collection : Papiers

ISBN électronique : 9782375460467



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

PERRROT, Michelle. *Une maison romantique : le Nohant de George Sand* In : *Dix ans d'histoire culturelle* [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2011 (généralisé le 01 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/1017>>. ISBN : 9782375460467. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.1017>.

par Michelle Perrot

+++++

UNE MAISON ROMANTIQUE : LE NOHANT DE GEORGE SAND¹⁰¹

+++++

Merci de cette invitation à sortir des « chambres », où mon dernier livre¹⁰² risque de m'enfermer. Il m'a accaparée durant les trois dernières années et je me trouve indécise quant au prochain. Donnerai-je suite à diverses propositions qui me sont faites ? Sur les femmes et le pouvoir (un éditeur italien) ? Sur l'analyse d'un fait-divers criminel, l'affaire Troppmann que j'avais étudiée naguère pour *L'Histoire* ? Sur une série de portraits de femmes pour la Tunisie ? Ferai-je la biographie d'une « héroïne » inconnue ? Raconterai-je sinon ma vie (de peu d'intérêt), du moins mon itinéraire, reprenant, plus de vingt ans après, les chemins des *Essais d'Ego-histoire* ? M'attacherai-je, comme cela me tente parfois, à Saint-Lazare, prison de femmes qui a hanté mon enfance (elle jouxtait le pensionnat où je faisais mes études, rue de Chabrol à Paris) et qui s'est avérée être en effet un haut lieu de la pénalité féminine et de la solidarité féministe ? Les Protestantes, en particulier, se préoccupaient de la réinsertion de « nos sœurs », les prostituées, et déployaient des efforts notables à cet égard. Louise Michel y fut la détenue la plus célèbre. Me laisserai-je séduire par une enquête sur le milieu des libraires de livres anciens, métier en voie de disparition, du moins de régression, que j'ai beaucoup fréquenté et où j'ai rencontré tant de gens remarquables, cultivés et joueurs, amateurs de « bons coups », porteurs d'une mémoire du livre et de l'édition en grande partie évanouie ?

Un autre projet me tente et c'est de celui-là que je voudrais vous parler. Il concerne Nohant, village de l'Indre, où George Sand fit de la maison qu'elle tenait de sa grand-mère un centre de sociabilité et de création romantique d'une qualité exceptionnelle, d'observation quasi ethnologique du monde rural décrit (ou évoqué) dans ses romans, un rôle d'opposition

101. Ce texte a été publié en 2009 dans le bulletin annuel de l'Association pour le développement de l'histoire culturelle.

102. *Histoire de chambres*, Paris, Éditions du Seuil, 2009, collection La librairie du XXI^e siècle. Ce livre a obtenu le Prix Femina Essai (2009).

politique aussi, surtout sous la Monarchie de Juillet et, à un moindre degré, sous le Second Empire ; un lieu de vie amical, familial et personnel d'une exceptionnelle densité. Je voudrais prendre le lieu dans toutes ses dimensions, décrivant en somme des cercles concentriques autour de cette demeure et de cette femme qui l'a faite. Ce serait une manière de « voyage au centre de la France », et dans la France du Centre, méprisée, ignorée, surtout dans ses limites incertaines et cette identité indécise dont parle Michelet.

Mais pourquoi ce choix, pourquoi George Sand, femme toujours mémorable, quoique dépréciée, écrivain minoré et finalement rangée au magasin des accessoires du pittoresque muséal, sujet de séries télévisées pour amateurs de feuilletons sentimentaux ?

Cette femme, ce lieu, comment les ai-je rencontrés ?

George Sand ne fut pas un modèle de ma jeunesse. Pour « la bonne dame de Nohant », (expression consacrée), je n'éprouvais pas d'attrance. Ses romans champêtres – *la Petite Fadette*, *la Mare au diable* et autres *François le Champi*, que la grand-mère de Marcel Proust tenait en si haute estime – me paraissaient insipides, volumes tout justes bons pour distribution des prix, de ceux qu'on ne lit jamais¹⁰³. Sand me paraissait fade, décolorée, d'un âge qui n'avait plus grand' chose à dire aux filles de Simone de Beauvoir, dont je me revendiquais. Celle-ci d'ailleurs ne l'appréciait guère et l'égratigne dans *Le Deuxième Sexe*. Bref, en quête de nourritures plus fortes, je l'ignorais.

À LA RENCONTRE DE GEORGE SAND ET DE NOHANT

+++++

Ma découverte fut progressive et en partie fortuite. J'avais épousé un berichon dont la mère habitait Châteauroux et l'été, nous nous baladions dans la campagne. Au-delà de la plaine du Berry, de la forêt d'Ardenne, le Boischaumont doucement vallonné, bocager et frais, forme une aimable transition vers la vallée de la Creuse et le Massif central, bloc hercynien qui dessine au loin la ligne bleue d'un horizon plus accidenté. Les villages y ont des murs ocre, des toits de tuiles d'un vieux rose doré, des moulins au bord de rivières paresseuses, des mares rêveuses, des églises romanes

103. Sur cette dépréciation collective, à laquelle la troisième République, ingrate, a contribué, cf. Nadine Vivier, « En guise de conclusion. D'une mission sociale au conte pour enfant : le devenir des romans champêtres de George Sand », in Noëlle Dauphin (dir.), *George Sand. Terroir et histoire*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006.

dotées de linteaux sculptés et de fresques passées. Nohant est un des plus pittoresques, minuscule et circulaire, autour d'une place herbue et ombragée de vieux chênes aujourd'hui disparus. Sa modeste église aligne, au-delà d'un porche croulant, dans une nef humide, quelques bancs pour une poignée de paroissiens. Un grand portail ouvre sur la demeure d'Aurore Dupin (alias George Sand), qui y est morte en 1876. Plutôt qu'un « château », dépourvue des indispensables tourelles, c'est une sobre et harmonieuse maison de maître de la fin du XVIII^e siècle, avec de vastes communs attestant de l'importance de l'exploitation rurale, entourée d'un parc aujourd'hui à l'anglaise ; un cimetière privé jouxte le petit cimetière du bourg. Il y a une magie de ce lieu préservé.

Dans les années 1960, le domaine était fort délabré, un peu à l'abandon. Aurore Lauth-Sand, petite-fille de George, y venait encore l'été et on pouvait voir sa mince et élégante silhouette de très vieille dame (elle était née à la fin du Second Empire) déambuler dans le jardin parfois ouvert aux visiteurs, qu'elle saluait avec une courtoisie timide. Avec ses bandeaux de cheveux argentés, elle ressemblait à Virginia Woolf. Seule survivante de la famille, sans descendants, la fille de Maurice Sand avait le culte de sa grand-mère ; elle a préservé ses papiers et ses meubles ; elle est à l'origine de la renaissance de la maison qu'elle a léguée au Conseil général de l'Indre.

L'ensemble dégageait le charme nostalgique d'une demeure récemment quittée, dont on venait tout juste de congédier les vieux serviteurs et de fermer les portes. Un genre de Cerisaie berrichonne. C'était intrigant, obsédant et donnait envie d'en savoir plus sur ceux qui y avaient vécu.

Ma seconde rencontre fut la lecture de *Histoire de ma vie*, dans l'édition qu'en donna Georges Lubin pour la Pléiade en 1970, une des plus belles autobiographies du XIX^e siècle, une des premières écrites par une femme¹⁰⁴. Dans ce texte, publié entre 1847 et 1855, George Sand parle moins d'elle-même que de sa famille, estimant que pour se comprendre elle-même il lui faut parcourir trois générations. Texte fascinant, fourmillant d'intuitions, de souvenirs, admirable témoignage sur la France de 1770 à 1850, de l'Ancien Régime à la République. Il fut pour moi une révélation. Comment, historienne du XIX^e siècle, avais-je pu l'ignorer¹⁰⁵ ?

104. George Sand, *Œuvres autobiographiques*. Texte établi, présenté et annoté par Georges Lubin, Paris, Gallimard, 1970 et 1971, Bibliothèque de la Pléiade, 2 tomes.

105. *Histoire de ma vie* a été rééditée par Martine Reid à l'occasion du bicentenaire, Paris, Gallimard, 2004, avec un grand succès.

Je découvris alors la *Correspondance* de George Sand, 26 volumes (1812-1876) publiés par l'infatigable Georges Lubin de 1964 à 1995, soit quelque 20 000 lettres, complétées par un volume de 457 *Lettres retrouvées*, dû à Thierry Bodin¹⁰⁶. Plus de deux mille correspondants s'y croisent, célèbres – Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Delacroix, Leroux, Flaubert... – ou peu connus, passants ou familiers. Assurément une des grandes correspondances d'un siècle épistolier ; un corpus inestimable pour la connaissance de la vie littéraire, artistique, quotidienne du temps.

Je l'utilisai beaucoup pour l'histoire de la vie privée. Philippe Ariès et Georges Duby, maîtres d'œuvre de cette entreprise, m'avaient confié la responsabilité du XIX^e siècle. Les travaux, alors, n'abondaient pas. Il fallait plonger dans les matériaux de « première main ». Ce fut, dans les années 1980, ma première occasion d'exploration systématique de la *Correspondance*.

Il y en eut une seconde, d'un autre ordre. Georges Duby, avec lequel j'avais co-dirigé *l'Histoire des femmes en Occident*, avait créé, à l'Imprimerie nationale, une collection de textes produits par des « acteurs de l'histoire ». Il déplorait qu'il n'y eût pas une seule femme. Il me suggéra de regarder du côté de George Sand, dont il avait naguère apprécié les « lettres au Peuple ». Vérification faite à la Bibliothèque nationale (BN), ce mince opuscule ne pouvait suffire à fonder une publication. Mais je découvris dans le catalogue de la BN, le grand nombre de textes politiques produits par George Sand. Je proposai de les réunir. Le volume, publié en 1996 sous le titre *Politique et Polémiques*, regroupe les écrits politiques de Sand parus entre 1843 et 1850¹⁰⁷. Il y aurait eu largement de quoi faire un second tome (1851-1876), où l'on verrait à quel point Sand s'est intéressée à la politique extérieure, au mouvement des nationalités ; mais l'Imprimerie nationale était réticente ; c'était déjà beaucoup accorder à Sand ; et on en resta là ; je le regrette un peu. Pour beaucoup, ce fut l'occasion de redécouvrir (ou de découvrir) le rôle et la pensée politiques de Sand, ignorés ou minorés par les historiens, qui tenaient pour quantité négligeable « l'Égérie » de 1848, en dépit de ce qu'en dit Tocqueville : « une manière

106. George Sand, *Lettres retrouvées*. Édition établie par Thierry Bodin, Paris, Gallimard, 2006.

107. George Sand, *Politique et polémiques*. Édité par Michelle Perrot, Paris, Imprimerie nationale, 1996 ; réédition Paris, Belin, 2004.

d'homme politique ». Tant les femmes ont du mal à être prises au sérieux en politique, comme le montre aussi le cas de Madame de Staël¹⁰⁸.

J'eus par la suite plusieurs opportunités de revenir sur ces aspects : en publiant, à l'occasion d'un colloque à Carcassonne, patrie d'Armand Barbès, la correspondance croisée échangée entre lui et Sand, qui l'admirait comme la figure du saint républicain ; puis le *Journal d'un voyageur pendant la guerre*, vivant reportage sur le désarroi de la province (le Berry en l'occurrence) durant la guerre de 1870. Avec d'autres, et notamment avec Bernard Hamon, j'ai ainsi contribué à la réévaluation de la dimension politique de l'œuvre sandienne.

Chemin faisant, je découvrais à la fois l'étendue de cette œuvre, son influence considérable, les préjugés qui l'entouraient encore, et la renaissance des études sandiennes depuis une trentaine d'années, du moins chez les littéraires. Aux traditionnelles sociétés d'« amis », qui entretenaient une ferveur un peu désuète, mais fort efficace, s'étaient ajoutés des groupes de chercheurs patentés, aux États-Unis (Noami Schor, Irène Naginski, Martine Reid...) au Japon, aux Pays-Bas (Françoise Von Rossum) en France. C'était en partie lié au féminisme, mais l'excédait largement. Nicole Mozet, Béatrice Didier, puis Christine Planté, Éric Bordas, Damien Zanone, Brigitte et José-Luis Diaz, etc. pour ne citer que quelques noms dans une pléiade de chercheurs, ont complètement renouvelé l'approche de l'œuvre sandienne. Séminaires, colloques, publications se sont multipliés. Le bicentenaire fut une apothéose. Et aujourd'hui, sous la direction érudite de Béatrice Didier, les œuvres complètes sont en cours de publication chez Honoré Champion ; il y faudra vingt ans et une centaine de volumes. De ce changement, je suis le témoin et d'une certaine manière le produit.

Dans ce champ, l'historien(ne) est rare. Sans concurrence, il est bien accueilli, voire souhaité et sollicité, pour son écoute et son regard décalé. Il y a là une stimulation particulière. J'ai trouvé beaucoup de plaisir dans la fréquentation des littéraires, dans ces échanges autour d'un terrain partagé, dans ces explorations interminables qui n'en finissent pas d'interroger le langage, de sonder les profondeurs toujours fuyantes et de faire surgir de nouveaux objets. Dans ma jeunesse éprise de conjonctures et de structures, de séries et de dénombrements exhaustifs, j'aurais jugé étroite

108. Michel Winock, *Madame de Staël*, Paris, Éditions Fayard, 2010. L'auteur explique que, professeur à Sciences Po, il avait négligé les écrits politiques de Germaine, pourtant aussi importants que ceux de Benjamin Constant. Surpris lui-même de cette méconnaissance, dans cette biographie, il lui rend justice.

cette concentration sur une œuvre et futile cet intérêt pour une personne. J'avais tort. J'ai changé en même temps que les manières d'appréhender le monde et de faire de l'histoire.

J'ai eu envie de poursuivre cette quête, à ma façon. D'interroger par exemple les rapports de George Sand avec le temps. Le temps de la vie, son sens aigu du vieillissement. Le temps de la journée, dans l'impatience du travail qui recule ses frontières, dans l'instant fugace de la météorologie qui promet toujours des lendemains meilleurs – « Demain, il fera beau » –. Le temps de l'Histoire, surtout, intensément vécu dans la densité du quotidien, à travers les vicissitudes familiales et matière de l'œuvre romanesque. Sensible aux bouleversements introduits par les événements, George Sand avait la passion de l'actualité ; elle a cependant composé peu de romans historiques, mais entendait écrire des « romans dans l'histoire », pétris, pénétrés par elle et en rendant compte dans l'épaisseur de l'intrigue ou l'identité des personnages. « George Sand et l'Histoire », donc, fut un titre que je proposai à Maurice Olender qui me relançait pour la « librairie du XXI^e siècle », la collection qu'il dirigeait au Seuil. Mais il préférait « les chambres » dont je lui avais parlé longtemps auparavant. Il me suggéra de leur donner priorité. Ce que je fis. Avec bonheur. Il m'y fallut trois ans (2006-2009). Sand s'éloignait. Je ne la quittais pourtant pas complètement. Sur les chambres, cette adepte de l'écriture nocturne et camérale porte un regard raffiné, attentive aux papiers peints, aux meubles et aux objets, aux chambres de l'enfance comme à celles des amis, capable de bouleverser Nohant pour accueillir Chopin, si exigeant, ou Plauchut, si complaisant ; elle avait beaucoup à me dire. Je la suivis jusque dans sa chambre mortuaire, scène ultime et exemplaire des dernières paroles, des affrontements cliniques, familiaux et religieux, où un de ses médecins rédigea un mémoire de ses derniers instants, comme on le faisait pour les rois.

Adieu à l'Histoire ? Non. Mais retrouvée par les lieux. Par un lieu, Nohant. Un village, une maison, et ses occupants. Les travaux et les jours. La sociabilité. La femme qui lui donne vie et sens. Voilà le projet qu'actuellement j'entrevois et qui me séduit, non sans m'effrayer par une complexité qui augmente au fur et à mesure que je l'approche.

Avantages ? Une certaine familiarité acquise dans la fréquentation des amateurs, des spécialistes, des textes et des lieux. L'abondance des sources, dont j'ai déjà parlé et dont j'ai constitué une petite bibliothèque, mettant le travail à portée de la main. Aux écrits autobiographiques, aux 26 volumes de la *Correspondance*, on peut ajouter les *Agendas*, publiés par

Anne Chevereau ; de 1852 à 1876, ils donnent un compte rendu succinct et précis des fréquentations, lectures, spectacles, occupations, sans oublier la météorologie. Vie quotidienne à Nohant, en somme, où Sand passe alors l'essentiel de son temps. C'était une initiative de l'ami Manceau, qui avait d'abord trouvé Sand sceptique (elle ne tint qu'exceptionnellement un journal), mais qu'elle avait par la suite ratifiée, et poursuivie après la mort de son compagnon. Plus difficile d'emploi, mais aussi plus labourée, l'œuvre littéraire est immense et diverse ; une partie au moins concerne les paysages et les paysans du Berry. Ethnologue empirique, très attentive aux us et coutumes, aux formes du langage, aux manières d'être et de sentir des humbles, George Sand, tout en refusant le réalisme descriptif, a participé à la découverte de la France rurale qu'a analysée Anne-Marie Thiesse. Ce n'est peut-être pas une direction à prendre, du moins une dimension à ne pas oublier¹⁰⁹.

Inconvénients ? Le grand nombre d'études et d'écrits de toute nature relatifs à George Sand, et dans une moindre mesure au Berry, qui se sont développés depuis quelques années et dont il faudra nécessairement prendre connaissance. L'immensité des lectures préalables est parfois accablante. Elle s'accompagne du sentiment d'être toujours devancé ou dépassé ; de ne pas pouvoir, sans doute, apporter grand-chose de neuf (sentiment que je n'éprouvais pas avec *les chambres*), de fouler des sentiers battus. À quoi bon, au fond, ajouter un volume à cette montagne de livres sur ce village perdu et retrouvé, voire assailli. Un peu trop ?

NOHANT, VILLAGE INVESTI ?

+++++

Nohant est aujourd'hui un village investi. La maison, le parc, le village ont été rénovés¹¹⁰. À la belle saison, les visiteurs venus du monde entier (les Japonais adorent cet endroit) s'y pressent. De vastes parkings canalisent la circulation automobile interdite dans les ruelles et les sentes préservées. Les festivités s'y multiplient, notamment les concerts donnés dans la grange restaurée avec un souci exemplaire de l'acoustique. Les anniversaires de toutes sortes (en 2010, on célèbre le bicentenaire de la naissance

109. Cf. Daniel Bernard, « Le regard ethnographique de George Sand », in Noëlle Dauphin (dir.), *George Sand. Terroir et histoire*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, pp. 81-103.

110. Notamment grâce à un directeur particulièrement actif, Georges Buisson. Quelques décennies auparavant, Jean-François Cazala avait été l'initiateur des « soirées romantiques et musicales ». Mais il faudrait mentionner beaucoup d'autres personnes.

de Chopin qui vécut ici sept étés très denses) sont l'occasion d'expositions, de conférences, de représentations. Mesure de l'affluence : la librairie, installée dans les communs, vendrait jusqu'à 18 000 volumes par an. L'été surtout, le pays vit à l'heure de George Sand, dont l'aura, dans une région un peu dépourvue de notoriétés, fait office d'attraction touristique.

Quand, comment, pourquoi Sand et Nohant sont-ils devenus des « lieux de mémoire », pour reprendre l'expression désormais classique ? Ce n'est peut-être pas la première question à poser, mais il faudra la poser. Ce ne fut pas immédiat. Il y eut des périodes d'oubli, voire de refoulement. Occasion de saisir, à travers cet exemple, comment se construit un objet culturel ? Quels facteurs – familiaux, politiques, économiques, esthétiques – expliquent la vogue des maisons d'écrivains et l'engouement qu'elles suscitent aujourd'hui ? Nohant est un cas parmi d'autres, avec l'originalité d'avoir été la création volontaire d'une femme qui rêvait non d'avoir un salon, mais une maison, avec chambres d'amis, hébergés pour longtemps. Dans quelle tradition, selon quels modèles ?

Derrière l'avalanche de la mémoire, quelle est l'authenticité des traces ? Comment se conservent-elles ? Femme d'un temps bouleversé et mémoriel¹¹¹, Sand avait le sens des lieux, des objets, des archives ; elle avait été sensible aux récits de Deschartres, qui avait protégé sa grand-mère sous la Terreur ; elle avait trouvé à Nohant la correspondance de son père Maurice Dupin avec Marie-Aurore de Saxe, la mère de celui-ci ; elle conservait et classait ses revues et ses papiers, de même qu'elle gardait les meubles d'autrefois. Nohant est un conservatoire. Certaines pièces portent le décor d'origine. Les papiers peints forment un palimpseste ; les uns sont intacts ; d'autres s'accumulent en couches qu'on a pu sonder, retrouvant la géologie des modes successives. L'enterrement de Sand fut une cérémonie villageoise qui marquait son enracinement. Les écrivains (dont Flaubert, Dumas, Gautier...), le prince Napoléon-Jérôme firent le voyage de Nohant. Hugo envoya un message. Elle fut inhumée dans son jardin, d'où le Panthéon a été impuissant à l'arracher. Nohant est un lieu consistant et résistant à l'attraction parisienne.

Après sa mort, la mémoire de Sand fut servie par des admirateurs. Le comte Spoerberg de Lovenjoul réunit la première collection de sa Correspondance et la déposa à l'Institut de France. Sa petite-fille Aurore fit de même à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris : ce sont les deux grands fonds sandiens, où Georges Lubin a puisé l'essentiel des lettres et

111. À ce sujet, cf. les travaux de Damien Zanone.

manuscrits. La première biographe de Sand est une Russe (George avait beaucoup de prestige en Russie), féministe et sociale (sinon socialiste) ; elle vint à Nohant, y séjourna, y consulta les archives familiales, s'entretint avec Lina, la belle-fille de George, et ses petites-filles, Gabrielle et Aurore, avec le fidèle Plauchut qui y vivait encore (il fut le seul « étranger » à être enterré dans le jardin). Sous le pseudonyme masculin de Wladimir Karénine, elle publia quatre volumes entre 1895 et 1920, bourrés de références et de citations puisées dans la correspondance et les conversations ; la transmission orale d'une histoire encore présente s'y mêle à l'étude des textes. On retrouve l'ultime vibration de Nohant.

Puis, il y eut une longue période d'oubli, voire de refoulement, où les facteurs politiques et culturels ne sont pas indifférents. Au temps du réalisme, puis du symbolisme, sa littérature paraissait dépassée, trop idéaliste et morale. Sand a souffert de sa critique de la Commune qui lui a aliéné une partie du mouvement ouvrier et socialiste. Son refus du droit de vote pour les femmes en 1848 (elle donnait priorité aux droits civils) lui a valu l'hostilité des suffragistes. Vichy, défenseur du folklore, a tenté de la récupérer au nom de la terre et des métiers. Les *Mémoires d'un compagnon*, d'Agricol Perdiguier, son grand ami, héros du *Compagnon du Tour de France* (1840), furent réédités en 1943, avec une préface de Daniel Halévy célébrant « travail, famille, patrie ». Vichy gommait le côté subversif et scandaleux de Sand au profit de l'image respectable de la « bonne dame » qui m'avait détournée d'elle.

Sand avait toujours eu des fervents : André Maurois, Jean Chalon, Joseph Bary lui consacrèrent, après Karénine, d'intéressantes et empathiques biographies. Mais le grand artisan de sa renaissance historiographique, c'est Georges Lubin, l'éditeur de sa *Correspondance*, de ses écrits autobiographiques, et de tant d'autres textes, le meilleur connaisseur de sa vie et de son œuvre. Il avait d'abord envisagé une biographie, mais celle de Maurois l'en dissuada. Il décida de s'attaquer à la correspondance, dispersée, incomplète. Il hanta les salles des ventes en quête d'autographes, acheta beaucoup, constitua une bibliothèque et d'impressionnants fichiers. Il multiplia les articles, les interventions dans les sociétés savantes. Il ne manqua pas une occasion de commémorer par le savoir. Lors du centenaire de la mort de Sand, en 1976, il créa les éditions de l'Aurore qui republièrent en vingt volumes ses principaux romans, devenus introuvables. Vouée à la mémoire de George Sand, la vie de Georges Lubin se confond avec elle. Il fut un précurseur dont l'intérêt personnel vient de l'enfance, de la proximité. Georges Lubin, voisin de Nohant, fut au

fond un des derniers « camarades » berrichons de George. Un fondateur incontournable, irremplaçable.

Dans les années 1970, le féminisme irrigue à son tour les études sandiennes, américaines, françaises, voire internationales. Il faudra voir comment et selon quels axes. Ainsi, en 2004, un colloque eut lieu à New York sur la notion de communauté chez Sand. Au milieu des années 1980, sous l'ère Mitterrand, il y eut, autour de Madeleine Rebérioux, dont le mari, berrichon, avait une maison de campagne non loin de La Châtre, où elle est enterrée, un projet grandiose : il s'agissait de créer au château d'Ars, proche demeure de Papet, le médecin de George, un « centre international du romantisme », avec bibliothèque axée sur l'œuvre sandienne et les correspondances du XIX^e siècle, éventuelle résidence pour chercheurs, et relayée par les lieux sandiens revisités (Angibault, Saint-Chartier, Lys-Saint-Georges, Montgivray, Briantes, et autres sites de romans). Il y eut nombre de réunions et de colloques préparatoires à Nohant : le premier sur la Correspondance, le second sur l'éducation des filles. Trop dispendieux, miné par des rivalités politiques locales, le projet échoua, mais Ars y gagna une heureuse rénovation et Nohant, où Jean-François Cazala avait créé un festival de musique romantique très couru, une visibilité plus grande.

Le bicentenaire de la naissance de George Sand en 2004 donna lieu à de très nombreuses manifestations, artistiques et universitaires. L'épisode le plus marquant fut la tentative de panthéonisation manquée. Sous l'impulsion de diverses personnalités, un comité pour le transfert de George Sand au Panthéon fut constitué ; présidé par Claudia Cardinale, il comprenait des écrivains, comme Nancy Huston, des artistes, des historiens, des féministes. Il n'y a que deux femmes au Panthéon : Marie Curie et Mme Berthelot, qu'on n'avait pas voulu séparer de son mari qu'elle avait suivi de peu dans la mort. Le bicentenaire était une occasion inespérée de faire entrer la « Grande Femme », que chantait Victor Hugo, au temple des « Grands Hommes ». Elle avait toutes les qualités requises : une œuvre reconnue jusque dans les écoles, des convictions et une action pour la République, qu'elle avait contribué à faire advenir. Elle était incontestable. Mais Nohant s'y opposa : pour les habitants de la commune et de l'Indre, Sand devait rester dans le jardin où elle avait été enterrée. Elle faisait partie de la terre et des morts. Elle appartenait aux siens. N'y avait-il pas sacrilège à transporter (certains disaient « déporter ») dans l'univers glacial du Panthéon, celle qui avait tant aimé son village et sa maison, au rebours de Paris qu'elle appréciait médiocrement, et dont les derniers

mots, la parole ultime avaient été : « Laissez verdure » ?¹¹². Le local triomphait du national. Nohant, village gaulois, l'emportait sur Paris, siège du pouvoir. L'alliance de Sand et de Nohant, voire de Sand et de La Châtre, qui l'avait naguère tellement critiquée, était définitivement scellée. Non sans ambiguïté.

Que signifie ce surprenant succès de Sand ? Ce retour à Nohant ? Que raconte sur nous-mêmes cette historiographie de la mémoire d'un lieu dont il faudrait déceler les épisodes et les tournants et détecter le sens ?

PROPOSITIONS DE RECHERCHES

++++
 Mais il y a bien d'autres chemins à parcourir et je voudrais en indiquer quelques-uns, dresser à tout le moins un agenda des questions à aborder.

D'abord, l'histoire des lieux dans leur matérialité : *la terre, la maison, le jardin* qui font le charme de Nohant. L'histoire du *domaine*.

La propriété, qui date des années 1770, avait été achetée par Marie-Aurore de Saxe, veuve de Dupin de Franceuil, au Sieur Piaron de Serennes, qui lui-même l'avait acquise au moment de la vente des biens nationaux (à voir). Elle s'y installa en 1795, avec Maurice, son fils, et Deschartres, clerc détroqué, dont elle fit le précepteur de Maurice et son majordome. Celui que la jeune Aurore, qui fut son élève, appelait « le Grand homme », se piquait d'agronomie, par l'écriture, mais surtout par la pratique. Il voulait faire de Nohant, terre de plus de 200 hectares, ce qui est considérable dans cette région de minuscules tenures, une exploitation modèle, pionnière dans l'utilisation des engrais et des méthodes de culture. Il eut à ce sujet contact avec les *gentlemen farmers* de la Brenne. Devenu ultérieurement exploitant à son compte, il s'y ruina et finit dans la misère. Ces aspects économiques ont été partiellement étudiés. Il faudrait incorporer cette dimension du domaine agricole. Comment a-t-il été exploité après Deschartres ? Par Hippolyte Chatiron, demi-frère de Sand ? Par Maurice ? Et par George elle-même, dont on sait qu'elle s'en préoccupait ? Mais comment et jusqu'à quel point ? Quels revenus tirait-elle de cette terre, elle qui se plaignait si souvent de son faible rendement et de l'absolue nécessité où elle était d'écrire pour faire vivre ses gens ? Quelle propriétaire

112. Propos énigmatiques au demeurant sur lesquels on a beaucoup épilogué : cf. Diane de Margerie, *Aurore et George*, Paris, Albin Michel, 2004.

terrienne fut-elle, y compris dans ses rapports avec ses fermiers successifs ?¹¹³

Comment a évolué *la maison* ? Elle était toujours en travaux, (nombreux échos dans la Correspondance), ce dont se plaignait beaucoup Chopin, qui redoutait la poussière et le bruit. Quels ont été ses aménagements successifs, notamment en ce qui concerne les chambres, mais aussi le théâtre de marionnettes, qui a remodelé l'espace ? Que révèlent les plans à cet égard ? Comment un (relatif) confort s'est-il insinué dans cet intérieur ? « Le froid est mon ennemi personnel », disait Sand, toujours déçue par les poêles dont elle attendait grand bien. Quels étaient les usages de l'eau et les pratiques d'éclairage ? Comment a évolué le décor, le choix des papiers peints, celui du mobilier, du temps de Sand qui faisait appel aux artisans locaux (tel le menuisier Pierre Bonnin) et après elle ? Quel est le degré d'authenticité du décor d'aujourd'hui ? Se faire l'antiquaire de cette maison, c'est retrouver les imbrications du temps.

Autour de la maison, le jardin. George Sand était amoureuse de la nature, des plantes, fréquentait les botanistes avec lesquels elle correspondait. Son amitié avec Néraud, dit « le Malgache », était fondée sur sa connaissance végétale et notamment des plantes exotiques. Elle appréciait les sciences naturelles, botanique, géologie, minéralogie et, plus tard, sous l'influence de Maurice, entomologie. Elle pratiquait cueillettes et collectes, constituait des collections, opérait des classements. La maison était envahie par les boîtes, les planches et les casiers, dont beaucoup subsistent avec leurs étiquettes. Le naturalisme était pour elle un rapport au monde et une manière de philosophie, dont elle cultivait les traités et les théoriciens.

Le jardin était un lieu de vie, théâtre des amours (le banc où elle rencontrait Jules Sandeau sous les fenêtres du baron, son mari), des naissances (les arbres plantés en l'honneur de Maurice et de Solange sont toujours là), des enfouissements (les bêtes bien aimées) et des inhumations (le petit frère mort), des bains dont elle était friande, des jeux des enfants, des fêtes (on y tirait des feux d'artifices à chaque anniversaire de Sand, début juillet), des soirées d'été, des observations météorologiques de Manceau, des divagations du fou qui voulait trouver la vérité dans les puits. Jardinière appliquée, Sand appréciait les produits du jardin, les

113. Voir l'étude fondamentale de Pierre Remérand, « George Sand, propriétaire terrienne », in Noëlle Dauphin, *op. cit.*, pp. 29-47 ; il fournit les pièces essentielles et conclut aussi que Sand tirait l'essentiel de ses revenus de ses livres.

fruits dont elle faisait des confitures, les fleurs dont elle fabriquait des bouquets. Ce jardin, objet de tant de soins, comment a-t-il changé ?

Au-delà du jardin, il y a la nature, le Boischaault et ses paysages¹¹⁴, le Berry et ses paysans. Le cadre de la vie ; les sources de l'œuvre, ou de certaines d'entre elles. Beaucoup a été dit à cet égard. Nohant, pour Sand, c'était les racines, celles de sa famille, mais aussi celles de la France celtique, dont elle se revendiquait (cf. son roman, *Jeanne*) et dont l'archéologie la passionnait¹¹⁵.

Nohant, c'est une île, « le paradis », la retraite, « une oasis dans le désert », la condition du travail, les plaisirs de la sociabilité et de l'intimité. « Tout ce qui m'en écarte est pur vagabondage », disait-elle. Pourtant, du Berry, elle disait aussi : « le pays du sommeil et de la mort » et ne pouvait se passer de Paris. Ses rapports avec Paris ont changé au cours du temps. D'abord synonyme de liberté, de lumière politique, toujours instrument de sa réussite artistique et professionnelle (éditeurs, théâtre, soirées Magny), la capitale a cessé d'exercer sur elle son attrait, pour des raisons privées (rupture avec Chopin, mariage de Solange) et publiques (quelles répercussions eut à cet égard le coup d'État ?). Les rapports de Sand avec Paris sont en eux-mêmes un chapitre essentiel de son histoire qui n'est pas en l'occurrence mon propos. Mais me situant « du côté » de Nohant, il me faudrait apprécier la matérialité de la distance Paris/Nohant, et son appréhension par l'écrivain. Le rapport espace/temps est sans doute ce qui a le plus changé en raison de l'amélioration des transports et notamment de la révolution ferroviaire, très appréciée par Sand, femme de progrès. Pour aller de Paris à Nohant, il fallait près de trois jours au début du XIX^e siècle, moins de dix heures (encore !) vers 1870. On quitte Paris vers 9 h et on dîne à Nohant, disait Sand pour convaincre ses amis de venir en Berry. Comment ces étapes ont-elles été franchies et vécues ? Comment cette accélération de la vitesse¹¹⁶ a-t-elle modifié les relations province/Paris ? La circulation des nouvelles (courrier, journaux) et des personnes ? Quels effets a-t-elle eus sur la fréquentation de Nohant, par exemple sur le rythme des visites et la durée des séjours ? À travers cet exemple précis, on pourrait appréhender l'effectivité du lien province/Paris.

114. Marielle Caors, *George Sand et le Berry, paysages champêtres et romanesques*, Royer, 1999.

115. À ce sujet, cf. Claire Le Guillou, présentation de *Callirhoé*, ci-dessous.

116. Cf. Christophe Studeny.

UNE MAISONNÉE

+++++

Nohant, c'est une maisonnée ; un ensemble de personnes (et d'animaux domestiques, et ils comptaient beaucoup) qu'unissent des liens de nature diverse. À la fois nid et nœud. Un train de vie dont le coût a été (elle le dit) un des moteurs de l'écriture sandienne. Les revenus de la terre ne suffisaient pas à faire vivre tout ce monde, surtout à la grande époque de la sociabilité romantique, où une douzaine de personnes pouvaient être hébergées durant plusieurs jours. Boucler les comptes domestiques était un souci constant.

Le noyau, c'est d'abord la *famille*, étalée sur trois générations qui ont vécu à Nohant des épisodes majeurs de leur existence, y ont résidé, tissé des relations et laissé leur marque. Tous y sont enterrés. Il ne s'agit pas de faire ici l'histoire de cette famille, mais de la saisir dans ses rapports au lieu. Rapports ambivalents : la maison, objet d'un investissement inégal, foyer d'une intimité souvent chaleureuse, à laquelle Sand attache avec les années de plus en plus de prix, est aussi théâtre de conflits, souvent violents (jusqu'à l'échange de coups), portant sur sa possession, sa gestion ou simplement les manières d'habiter et de vivre dans un espace commun. Sand rêvait parfois de phalanstère ; mais les autres ? Il y eut des tensions quotidiennes, des mots, des scènes mélodramatiques, comme celle qui opposa l'aïeule, Marie-Aurore, à sa belle-fille Sophie qui s'obstinait à dormir avec la petite Aurore, dans le « grand lit jaune » qu'aimait tant l'enfant, qui en fut expulsée ; ou celle qui confronta George à son mari le baron Casimir Dudevant, dont elle ne supportait plus les beuveries et les amours ancillaires ; il la gifla dans la salle à manger en présence d'un tiers, ce qui conduisit George à demander le divorce (la séparation de corps). Garder Nohant fut pour elle un enjeu majeur. Dans « la maison déserte », d'où les serveurs sont partis, elle se retrouva quelque temps solitaire, ce qu'elle n'aimait pas. Elle souhaitait une maison vivante, pleine d'amis et d'enfants. Il y eut beaucoup d'enfants à Nohant : ses camarades, ceux de ses enfants et ceux de ses petites-filles, enfants du voisinage, compagnons de jeux, auxquels Sand faisait la classe. Elle se souciait de l'alphabétisation et de ses méthodes.

Les propres enfants de Sand, son fils et sa fille, n'étaient pas toujours faciles à vivre et étaient inégalement attachés à Nohant. Maurice jalousait Chopin que Solange flattait : occasion de la rupture entre le pianiste et son amie. Avec Solange, « la princesse », les conflits étaient quotidiens, et devinrent violents après son mariage précipité avec le sculpteur Clésinger.

En 1848, pour des questions d'argent, celui-ci menace Sand à Nohant, lui jetant son marteau à la figure ; Maurice dut intervenir pour la protéger et expulser l'assaillant. Fixé à Nohant après son mariage avec la douce Lina, Maurice, qui entendait être le maître, se prit de querelle avec Manceau, devenu le compagnon de sa mère ; au point que celle-ci décida de lui laisser le champ libre et de s'installer à Paris avec Manceau ; ils choisirent Palaiseau, alors campagnard, et y restèrent jusqu'à la mort de Manceau. George avait fui Nohant deux fois : à cause de son mari, puis de son fils, et par amour. Le conflit personnel dissout alors le charme du lieu.

Les dix dernières années (1866-1876) furent plus paisibles et dominées par l'existence des petites-filles, Aurore et Gabrielle. La grand-maternité, phase essentielle de la vie de Sand, est étroitement associée à Nohant, rendu aux jeux, aux leçons et aux contes de l'enfance. Le grand âge, ainsi vécu, lui paraissait très acceptable.

Les Sand formaient-ils un « clan », comme on le dit souvent ? Chacune des personnes du « clan » mériterait une réévaluation, en elle-même et sous l'angle de cette appartenance. C'est en cours pour Maurice¹¹⁷, et vaudrait d'être fait pour Lina, ardente défenseur de la mémoire de sa belle-mère ; et plus encore pour Solange, femme originale et indépendante, d'une grande modernité, qu'on ne saurait voir uniquement par les yeux de sa mère¹¹⁸.

En tant que demeure familiale, Nohant ne survécut pas à la mort de Sand. Après ce décès, Maurice fut pris d'une folie destructrice, notamment contre les arbres ; les ormes furent abattus, le gros tilleul déraciné. « Mon père semblait obéir au désir de sacrifier ce qu'il y avait de plus beau dans ces frondaisons qu'elle avait tissées autour de la maison pour cacher mystérieusement sa calme retraite. Il y avait quelque chose d'antique et de grandiose dans cette destruction », écrit sa fille Aurore¹¹⁹. Il partit, emmenant avec lui le théâtre de marionnettes. Solange, installée à Montgivray, semble s'en désintéresser. Lina, puis Gabrielle, disparurent. Aurore vivait surtout à Paris. Il fut souvent question de vente. Les dernières années furent chaotiques. La maison ne fut sauvée que par le don

117. Christiane Sand, Sylvie Delaigue-Moins, *Maurice Sand*, Vendœuvres, Éditions Lancosme multimedia, 2010. On a réédité quelques-uns de ses textes : *Dix mille lieux à toute vapeur*, récit de son voyage aux États-Unis avec le Prince Napoléon-Jérôme, préfacé par Sand, et son roman, *Callirhoé*, présenté par Claire Le Guillou, Limoges, Les Ardents éditeurs, 2010.

118. Cf. Michelle Tricot, *Solange, fille de George Sand*, Paris, Éditions L'Harmattan, 2004.

119. D'après Maurice Tosca, cité par Claire Le Guillou, *Callirhoé*, Limoges, Les Ardents Éditeurs, 2009, p. 19.

qu'en fit Aurore, la plus attachée au lieu et à George, au département, et par l'action de sa fille adoptive, Christiane Sand.

Comment garder ? Comment s'en débarrasser ? Comment « vider la maison de ses parents » ? C'est l'inévitable problème des héritiers auquel les Sand n'ont pas échappé.

La domesticité

+++++

Une grande maison, conviviale et affluente, suppose une domesticité, dont il est souvent question dans la correspondance, quoique de manière souvent allusive. On nomme les domestiques, plus qu'on ne parle vraiment d'eux, ou alors pour s'en plaindre. Je voudrais pourtant tenter de saisir ce monde auquel George a accordé plus d'importance que bien d'autres. Combien étaient-ils ? Qui étaient-ils ? Comment étaient-ils recrutés ? Quel était leur degré de stabilité ? Chopin, attaché à son vieux domestique polonais, se plaint de leur volatilité. Quelle était la nature de leurs liens avec la maison et ses maîtres, et avec la campagne alentour ?

Quelles furent les figures dominantes de cette constellation ? Des chartres, le « grand homme », joua un rôle majeur dans la gestion du domaine et dans l'éducation et la vie d'Aurore. Le mariage de Françoise Meillant, la cuisinière, fut l'occasion d'une fête villageoise pour laquelle Chopin composa une mazurka. Marie Caillaud, dite « Marie des poules », était une jeune paysanne illettrée, que George a alphabétisée et acculturée par le théâtre, où sa grâce faisait merveille ; Maurice en fut amoureux et lui fit sans doute un enfant, demeuré secret. La correspondance de Sand est très elliptique à cet égard. Marie disparut presque définitivement de Nohant, sans s'en éloigner tout à fait ; elle revint en visiteuse occasionnelle, servit Solange et le jour des funérailles de Sand, c'est elle qui distribue le buis aux participants. Ses descendants, toujours présents dans le village, se souviennent de cette histoire aussi dramatique que banale¹²⁰. La bâtardise est du reste un grand thème de la vie et de l'œuvre sandiennes. Cas paroxystique sans doute que celui de Marie Caillaud. Mais il y eut beaucoup d'autres personnes, qui tissaient des liens entre la maison, le village, les alentours.

120. Solange Dalot, *Marie des Poules. Marie Caillaud chez George Sand*. Préface de Georges Buisson, Saint-Cyr-sur-Loire, Alain Sutton, 2007 ; cf. le compte rendu critique d'Aline Alquier, in *Les Amis de George Sand*, 2008, n° 30, pp. 134-140.

Les relations avec les domestiques étaient pour Sand un problème pratique et théorique. Jusqu'où pouvait et devait aller l'intimité ? Jusqu'à quel point pouvait-on partager et se fier ? Elle fut très choquée d'avoir été, après le coup d'État, espionnée par un jardinier (qu'elle renvoya). Elle aima beaucoup Marie, mais refusa sa grossesse et l'écarta définitivement de Nohant. La domesticité était-elle légitime ? N'était-elle pas la poursuite de liens personnels de type féodal ? Y avait-il une manière d'être juste ? Et quel fut le comportement de Sand comme maîtresse de maison, de cette « datcha » qu'était au fond Nohant ?

Dans cette perception des zones obscures, les sources feront probablement défaut. Jusqu'où sera-t-il possible d'aller, aux confins du domestique et de l'intime ?

AMITIÉS À NOHANT

+++++

Nohant fut à la fois un lieu ouvert et fermé. « Il n'y a pas de province, (c'est) une oasis dans le désert », écrivait Sand à Gryzmala en 1838 pour le convaincre de venir. « Nul ne sait ce qui se passe chez moi. Je ne vois que des amis *intimes* (sic) ». Qui étaient-ils ? Quel fut le degré d'ouverture et de fermeture ? Le type de sociabilité instaurée ? Comment a-t-elle évolué au cours du temps ?

Il y avait plusieurs cercles concentriques. D'abord celui des amis berrichons, les « camarades » d'Aurore (elle laisse George à Paris et redevient Aurore en Berry), les jeunes hommes (plus ou moins amoureux d'elle) avec lesquels elle aimait boire, fumer, discuter, jurer, chevaucher, habillée en homme comme Deschartres le lui avait conseillé. C'est un type de camaraderie alors très rare à cette époque entre hommes et femmes¹²¹. Ces amis de jeunesse, elle les a gardés toute sa vie. Médecins, avocats, journalistes, gens de profession libérale, petits notables, modestes châtelains, ils furent le noyau de la démocratie locale, les auxiliaires de ses entreprises de presse, ou de ses campagnes d'opinion, ses correspondants quand elle séjournait à Paris, où elle avait suivi Jules Sandeau (un berrichon) et où beaucoup faisaient leurs études. Papet à Ars, Charles Duvernet au Coudray (il a laissé des mémoires actuellement sous presse), Jules Néraud, Fleury, Duteil, Planet, Périgois. formaient une bande soudée. Son préféré, celui qu'elle appelait son Pylade, son *alter ego*, fut François Rollinat, qui venait

121. Cf. Anne Vincent-Buffault, *Histoire de l'amitié*, Paris, Bayard, 2010 : elle insiste sur le caractère viril de l'amitié au XIX^e siècle.

souvent de Châteauroux et dont la mort prématurée fut un des drames de sa vie. Il faudrait retrouver les uns et les autres, identifier leur parcours, repérer leurs demeures, analyser leur position et leurs liens. Républicains, ils s'engagèrent dans les révolutions de 1830 et surtout de 1848, furent opposants au coup d'État, ce que plusieurs payèrent de l'exil, voire de la déportation. George multiplia pour eux les interventions auprès du pouvoir bonapartiste, sans grand succès. Plusieurs d'entre eux fréquentèrent Nohant jusqu'à la mort de Sand. Charles Duvernet, notamment, qui partageait son goût du théâtre et fut un des animateurs des soirées de Nohant.

Cette génération fut, plus tard, relayée par les artistes, amis de Maurice, Lambert, Manceau, quelques autres, animateurs notamment du théâtre de marionnettes, grand œuvre de Maurice. Ceux-là venaient de l'extérieur, ils constituèrent un second cercle, plus jeune et plus parisien, résidents quasi permanents et identifiés au lieu. Il y eut aussi Émile Aucante, le chargé d'affaires de Sand, Edmond Plauchut (1824-1909), journaliste et explorateur, « le tartarin de Nohant », abondamment caricaturé par Maurice, le seul étranger à la famille à être enterré dans le cimetière familial, avec l'épithète « On me croit mort, je vis ici ». Edmond Plauchut illustre la seconde époque de Nohant, si différente de la première¹²². En 1904, il participe au premier centenaire de George Sand, qui marque l'entrée de Nohant dans l'âge des commémorations.

Au-delà des autochtones, il y avait les invités, qui firent le voyage de Nohant, une ou plusieurs fois, et résidaient plus ou moins longtemps. La *Correspondance* et les *Agendas* permettent d'en dresser la liste, de repérer la durée de leur séjour, d'identifier les grandes périodes de réception qui firent de Nohant un lieu culturel, voire de création, de premier plan. La liste est en effet impressionnante : Balzac, Delacroix, Listz et Marie d'Agoult, Mérimée, Sainte-Beuve, Pauline et Louis Viardot, Pierre Leroux, Étienne Arago, Louis Blanc et après 1850, le prince Napoléon-Jérôme, Flaubert, Alexandre Dumas fils, bien d'autres. Entre 1837 et 1847, Chopin y passa sept étés, y composa ses « Préludes » et y convia ses compatriotes en exil. Gryzmala, Michkiewicz, Czatoriski firent le voyage. Malade, ombrageux, il ne s'y sentait pas toujours bien. « Chopin voulait toujours Nohant et ne supportait jamais Nohant », disait Sand, fort consciente de la situation. Ce fut sans doute l'apogée du Nohant artistique dont l'équivalent

122. Michelle Tricot et Christiane Sand, *L'ami de George Sand en Berry. Edmond Plauchut, le tartarin de Nohant*, La Crèche, Geste Éditions, 2009.

politique serait le Coppet de Germaine de Staël. Dans les deux cas des maisons de femme.

SOCIABILITÉS

+++++

Sand était une hôtesse très généreuse, veillant au confort des chambres (elle fit capitonner celle de Chopin pour lui épargner le bruit) et à la qualité d'une table réputée. « Avant que je sois levée, il y a souvent douze personnes installées à la maison » (1859). Cela supposait un train de vie qu'elle finançait par ses romans. Les repas tenaient une grande place, surtout le dîner du soir. Les conversations se prolongeaient fort tard, dans la salle à manger, « autour de la table »¹²³, au salon ou dans le jardin. Conviant Alexandre Dumas fils, Sand insistait sur la qualité de l'échange : « À Nohant, c'est-à-dire à la campagne, où l'on se parle mieux en un jour qu'à Paris en un an » (14 août 1851). On faisait des lectures à haute voix d'œuvres très diverses. Du temps de Listz et surtout de Chopin et de la cantatrice Pauline Viardot, la musique dominait. Le théâtre, loisir romantique par excellence (Duvernet avait aussi organisé une petite troupe), y tint une place croissante : théâtre vivant, où Sand, de plus en plus auteur dramatique après 1850¹²⁴, testait telle ou telle de ses pièces et auquel participaient famille et amis ; théâtre de marionnettes, grande affaire de Maurice qui imaginait les intrigues, les personnages, dessinait les décors et les costumes ; Sand participait à leur fabrication, dans une inversion des rôles relativement rare entre la mère et le fils. Après quoi, l'hôtesse se retirait dans sa chambre pour écrire ; c'était une nocturne. Pour elle comme pour Kafka, « la nuit n'était jamais assez la nuit ». Quelles étaient les nuits à Nohant ? Insomniaques ? Laborieuses ? Amoureuses ? Quels étaient les bruits nocturnes de Nohant ? Sur les amours de Nohant, nous savons très peu de choses, Sand étant sur ce point d'une pudeur absolue.

De cette sociabilité, familiale, amicale, sensible, sentimentale, il faudrait saisir l'évolution : celle des relations personnelles, celle des contenus intellectuels, artistiques, voire politiques. Car les aspects politiques, le rôle de Nohant dans l'histoire politique locale (création de journaux, élections, campagnes d'opinion) seraient à envisager, notamment en 1848. Appuyée par ses amis, Sand s'efforçait d'implanter la République au village, faisant

123. Titre d'un recueil emblématique de Sand.

124. Au grand dam de Delacroix qui n'aimait pas le théâtre de son amie.

de Blaise Bonnin (ce patronyme berrichon était celui de son menuisier) son interlocuteur et de Maurice le maire de Nohant.

Lieu d'échanges intenses, Nohant connut-il l'ennui ? Fut-il un lieu de création ? En quoi Balzac, Delacroix, Chopin ou Flaubert ont-ils été influencés par Nohant ? La question est sans doute assez vaine. Inspirées de Sand, *Beatrix* ou *La Muse du département* sont des comparses de *La Comédie humaine*, qui doit plus à la Touraine qu'au Berry. Les paysages du Berry sont marginaux dans l'œuvre de Delacroix même s'il s'inspira d'une paysanne pour le visage d'Élisabeth, mère de la Vierge. Chopin composa ses *Préludes* à Nohant, mais les aurait sans doute créés ailleurs. Quant à Flaubert, son dialogue singulier avec George, son cher Maître et troubadour, ne doit rien à Nohant qui lui pesait plutôt : il n'aimait pas les voyages et médiocrement les enfants.

Nohant, dans le temps ou hors du temps ?

Qu'est-ce que Nohant en dehors de son image ? Est-il plus que ces composants ?

Qu'est-ce qu'un lieu culturel ?

Nohant vaut-il le détour ?

Cette exploration n'avait pas pour objectif de trancher, mais de poser la question.